

Les ateliers d'écriture du JEP'Lab

Dans le cadre du JEP'Lab, trois ateliers d'écriture ont été organisés et animés par la poétesse Nathalie Man, avec l'idée de solliciter les professionnels dans des écrits de récits faisant la part belle à une approche sensible.

Ces ateliers se sont déroulés :

- Le 30 juin 2022 à Tarnos
- Le 2 décembre 2022 à Angoulême
- Le 8 mars 2023 à Bordeaux

Nous remercions toutes les personnes présentes lors de ces rencontres d'avoir accepté de livrer une part intime de leur vécu, ainsi que Nathalie Man de les avoir accompagnés dans ce travail.

Nous présentons ici des textes anonymes.

Bonne lecture...

A vingt-deux ans j'ai découvert la danse jazz. Ce fut une véritable révélation, transformation, les cours m'ont apporté une ouverture d'esprit, un sentiment de liberté, un épanouissement et dépassement de soi.

Par la suite, j'ai passé un EAT jazz et en accord avec une école de danse, j'ai animé un atelier pour les « non danseurs ». A l'issue de ces années, des jeunes « apprentis danseurs » ont réussi à intégrer des écoles de danse.

Aujourd'hui, dans ma pratique, j'opère comme une « chorégraphe » et je repère les rôles de chacun, solistes, duos, corps de ballet. Ensemble nous écrivons une histoire.

—

Je suis sur le parking. On est sur le parking.

Elle pleure. J'ai l'habitude.

De toute façon, ielles, vivent tous comme ça les jeunes et depuis le début de la saison. Ielles explosent.

Fin du monde et la seconde d'après tout renaît, tout repart comme si de rien n'était.

Je ne sais pas quoi faire de cette intensité.

Elle me dévore quand elle les traverse, elle me bouleverse à ne plus décrocher de ma fenêtre le soir, à bader les étoiles dans l'espoir qu'au moins une petite bulle de solution pétille dans ma tête.

Elle est là.

Elle pleure et ses larmes deviennent des râles. Je me retourne, l'air excédé, voir désabusé de ces innombrables et sempiternelles prises de tête, qui ne me semble jamais froide.

Ma collègue parle elle, elle n'a pas d'expérience, et pourtant le plus naturellement du monde, elle fait ce qu'elle peut, et ça me fait du bien de me dire qu'au moins un.e de nous maîtrise la situation.

Moi, je coordonne, je suis professionnel, je dois savoir réagir dans cette nouvelle facette de ma fonction qui me laisse si souvent perdu et perplexe.

Qu'est-ce que je fabrique ? Mon leitmotiv.

Pas au sens artisanal, bien sûr, mais dans l'acception Arendtienne du terme.

Faire œuvre sur le coup.

Je ne pense pas au désarroi de ces parents accablés devant leur enfant en crise. Elle pleure, et les mots fusent, sans aucune invective, mais lourds, que dis-je, titanesques des maux se meuvent en histoires de vie plus insupportables, plus intenable, plus indécentes les unes que les autres. « Indécentes » car la vie ne devrait pouvoir occasionner ne serait-ce que le tiers de ce que j'entends. Cela me renvoie à ma jeunesse, du prolo doré, et même ça se passe au second plan de cette transe de colère, de tristesse, d'excès. Et cet excès prend corps là sous mes yeux, et il n'a rien d'excessif, il est sincère, honnête et vivant de tragédie.

Elle pleure, et enfin je réalise, je conscientise, que de pleurs ou de cris il n'est rien et que j'assiste bien à la détresse criante d'une âme que je ne pourrais pas sauver.

Je renvoie des mots, des phrases insignifiantes, que tous les deux nous savons inutiles, sans pour autant s'en vouloir, juste pour signifier que je n'ai qu'un petit pansement sur une plaie béante, la chair ouverte au sel de l'Océan.

Elle ne pleure plus, du moins un semblant de calme revient actant sans le verbaliser l'incapacité de l'aider mieux, résignée à l'idée que la vie c'est juste pourri.

D'aucun ne dirait l'égalité des chances c'est pour celles et ceux qui ont de la chance. D'autres que c'est du bonheur des riches qu'est fait le malheur des pauvres. On se résigne. On sourit. Se prend dans les bras (sans les bras) mais le câlin moral est là. Que faire de plus.

J'anime depuis vingt ans et ce nouveau boulot me perd tellement que, lorsque je dérive, ma seule survie est la bouée de mon intitulé « animateur ».

Ma force, ma limite.

Elle part. Ma collègue me regarde éberluée. L'expérience est forte. Je viens de comprendre les limites de mon métier.

—

Ma jeunesse, mes espoirs, mes rêves et puis toi, la cité, le sport, les études et puis toi encore. Puis, ce moment de bascule, juste à l'âge où s'assument les rêves appris. Ce moment où la revanche sociale n'a plus de sens, où l'autre prend toute la place, tous les autres.

J'avais les bases pourtant mais déjà pas l'ordre de reproduire et puis toi non plus. Je voulais m'exclure ou prendre l'ascenseur et puis... Sa seringue dans ton bras, ton regard vide et tes lèvres bleues ont fait de moi ce que je tente d'être depuis. Merci petite sœur, mon amie.

J'aurais pu être mais aujourd'hui je le sais : je suis !

—

Engagement défunt

Tu t'es battu pour une cause juste, un idéal.

La paix et l'humanité ! Tu avais de bonnes raisons pour cela.

Tu as entraîné avec toi des milliers d'autres personnes convaincues que tu avais raison et qu'en te suivant elles pourraient enfin changer le cours de l'histoire. Cet engagement collectif a porté ses fruits. Tu as réussi, bravo !

Te voilà maintenant satisfait. Ta légende te précède et tu occupes de « sacrés responsabilités »

...

Le monde a évolué. Tu ne le comprends plus. Tu t'accroches à des certitudes, à ton poste, au confort. Tu t'es assis depuis longtemps sur les idéaux qui ont bercé ta jeunesse. Tu es maintenant devenu intolérant, tu ne crois plus en l'Humanité ni en la paix. La guerre et les larmes n'étaient pourtant pas le projet de société auquel tu aspirais.

—

Ce que j'ai aimé dans ma vie d'homme c'est la possibilité d'allier ma vie professionnelle et ma vie d'engagement personnel pour essayer d'améliorer la vie sociale sur le même territoire pendant plus de trente-cinq ans.

Cette dualité m'a permis de nouer de très nombreuses relations à forte valeur affective et émotionnelle en ayant conscience d'avoir porté à mon échelle un acte éducatif et relationnel fort. Cela m'a permis, et me permet encore, de pouvoir concrètement évaluer les bienfaits de mon engagement dans la vie de la cité mais plus encore de pouvoir sentir quelques traces de ce que j'ai pu essayer d'apporter au développement de certaines personnes qui ont croisé ma route. J'ai l'impression d'avoir continué l'action de ceux qui m'ont éveillé notamment à la découverte de la vie collective, à la culture, sport, à la nature, que ce soit à travers les « colos » de vacances qui, à l'époque de mon enfance (de 5 à 16 ans), était un complément idéal de l'influence familiale (rupture pendant un mois chaque été) et du milieu scolaire. À ce jour, rencontrer des quadragénaires, pères de famille, qui vous remémorent leur souvenir de jeunesse que vous avez partagé reste un moment privilégié...

Avoir fait ma carrière sur le même territoire tout en ayant l'impression de garder une dynamique permanente grâce à l'action et la confiance des élus a été un luxe !

Pouvoir mesurer sur le long terme les conséquences des actions mises en place sur ce territoire est un luxe.

Agir concrètement et durablement sur un territoire est un luxe.

Mixer engagement professionnel et associatif est un luxe.

Pour moi, la seule aventure qui vaille la peine c'est l'aventure humaine sous toutes ces formes et j'ai eu de la chance de la vivre intensément.

—

Karim,

Tu étais au CFA pour t'en sortir, tout simplement. Un peu comme une dernière chance avait dit ta mère (avant de...)

Ton agitation, ta violence, les magouilles et petits larcins avaient pris le dessus sur la personne en devenir que tu étais, ensevelie derrière toutes ces difficultés. Tous ces messages que personne ne voulait écouter, que personne ne voulait voir. Tolérance zéro, prenez le mais surtout, surtout qu'il se tienne à carreau sinon ce sera la porte, vous êtes prévenu m'avait-on dit.

Tu bouillonnais, au bord de l'explosion en permanence. Tu voulais bien faire mais tu n'étais alors pas capable. Famille de merde, quartier de merde, rejeté de partout, tu n'as pas pu trouver ta place.

Pourtant tu étais des plus sincères, tu aurais un projet qui collait.

C'était dur pour toi, tu as bien essayé de te contenir.

Contexte délétère, bahut violent, tu es tombé sur un prof au bout du rouleau et c'est parti en sucette. Tu étais en train de te raccrocher à quelque chose tu avais donné le meilleur et pourtant, aucune chance. J'ai bataillé comme j'ai pu. On m'a dit « virez-le ». Je n'avais pas le choix et j'ai dû le faire. Personne ne pouvait éclairer (t'es sûr du verbe ?) ce qui se passait en toi. Incasable !

Les dés étaient pipés, l'exclusion au bout de la ligne. Une question de temps, une fatalité ! Je n'ai jamais pu le digérer, l'accepter. Ce jour-là j'ai décidé qu'il me fallait comprendre tous ces signes, ces messages que tant de jeunes expriment comme ils le peuvent et que si peu écoutent, décodent.

Ce jour-là j'ai décidé que j'allais devenir éduc pour ne plus avoir à virer personne, pour comprendre les codes de tous les karims que je devais rencontrer par la suite. On aurait pu, si on avait eu les moyens, t'aider à te (re) construire, à trouver ta place. Je suis désolée pour ça. Te rencontrer a totalement changé ma vie. Merci.

—

Manifeste (texte collectif)

A toi qui t'es fait tout seul, as-tu oublié le jeune que tu étais ?

Personne ne t'a donc aidé à tracer ton chemin ?

Mais qui a pavé notre histoire commune ?

Connais-tu les bâtisseurs ?

Tu es né.e ici ou ailleurs, protégé.e ou en danger, aimée.e ou méprisé.e, accompagné.e ou abandonné.e.

Congés payés, IVG, sécurité sociale, droit à la retraite, instruction pour tou.te.s, salaire minimum, laïcité etc.

Ni un ni deux mais des milliers se sont engagé.e.s pour que nos rêves d'une vie meilleure pour tou.te.s deviennent réalité.

Vraiment, tu veux tout casser ?

—

Fin du générique, la lumière se rallume.

La petite fille pleure à chaudes larmes sur son fauteuil, inconsolable.

Elle vient clairement de vivre le plus beau moment de sa vie et ne comprend pas du tout pourquoi ça s'arrête.

C'était son premier cinéma.

C'est terriblement touchant et c'est sûrement ça la clef.

Arrêter de vendre du pop-corn et faire découvrir de nouvelles choses aux plus jeunes, le plus vite possible.

—

La voix de la jeunesse

Nous sommes une jeunesse engagée,

Victimes d'un regard trompé,

Images plein de qualificatifs non fondés.

Une image négative nous est étiquetée, nos actions sont calomniées, nos demandes rejetées, nos projets sont déformés ou modelés, nos attentes sont asphyxiées et étranglées par des critères insensés, nous sommes angoissés et déboussolés.

La confiance nous est refusée, par le secteur public et privé.

Nous en avons marre de cette manipulation et exploitation de longue durée, nous réclamons un accompagnement sans arrière-pensée, nous réclamons notre vraie identité, cette identité de communication, connectivité et créativité. Nous avons le droit d'être impliqué dans les

décisions que nous nous sommes imposées, laissez-nous vivre mieux, aidez-nous à concrétiser nos rêves ambitieux.

—

Donner confiance

Je me souviens de Maïté et de sa confiance. J'avais treize ans lors de ce premier stage « bannière Unesco ». Une sorte de « colo » internationale, nous étions nombreux, jeunes et moins jeunes, des français, des anglais, des espagnols, des allemands. Moi, dans ce dortoir, avec des grands, tous encore loin d'être adultes. Nous étions nombreux dans ce dortoir, mélangés. Les sacs, la musique, les déodorants, trois bouteilles de vodka cachées sous le lit, le bordel. Les bouteilles étaient interdites dans les chambres. Maïté le disait, nous on le savait qu'elle savait.

Tous les soirs, sortie au bar, puis nous allions dans les chambres sans réveiller les pèlerins ou nous errions dans le bled avec ferveur. Le distributeur de pizza était en bord de route, 4 heures du mat, les étoiles dans le champ, la table en bois du fond de la cour, le banc du rond-point, la piscine municipale dans le noir par-dessus le grillage. Tout devient un lieu par notre faute, parfois inoubliable.

Tout est interdit mais presque autorisé.

Il y avait toujours au moins un adulte avec nous, un qui ne dort jamais, qui suit mine de rien et qu'on fait semblant d'oublier. Au pire, ce n'est pas grave. Il a vécu cette liberté il y a longtemps, a connu sa femme et ses meilleurs amis ici, y a déjà fait les 400 coups, ceux qu'on raconte chaque année avec les mêmes, en rigolant, c'est comme un rituel pour se rappeler d'où l'on vient et ce que, de soi, on ne veut pas oublier. A moins qu'il s'agisse d'un souhait aux petits qui viennent après.

Comment prévenir l'accident sans brimer, le truc grave qui ferait tout fermer, au milieu de la violence des premières expériences et des descentes de côtes en caddie ? Peut-être nous faire confiance, malgré nous, comme une déclaration qu'on nous ferait, un pari qui marche parce qu'il est d'avance perdant, que nous on remarque sans pouvoir l'assumer. Faire comme si on s'en foutait et pleurer quand c'est fini, prendre le risque de se trouver au passage. Un risque qu'on prend ensemble.

—

La vie est faite de rencontres...

J'exerce mon métier de conseiller au sein de la Mission locale depuis une quinzaine d'années. Parmi les nombreux mails quotidiens qui arrivent dans ma boîte, mon regard s'arrête sur un mail adressé par Marie.

Je connais ce nom ! Mais d'où ? Il évoque quelque chose en moi mais je ne sais pas quoi ! Intrigué, j'ouvre le message avec un mélange de curiosité et d'impatience. De mémoire, il dit à peu près ceci :

« Monsieur,

Je viens d'intégrer la formation de CIP à l'AFPA de Bayonne, je souhaite réaliser un stage chez vous... »

Je reçois Marie pour la mise en place de son stage. Dès notre première rencontre, des images me reviennent, de vagues souvenirs refont surface, par bribes. Aidé par la jeune femme, ma mémoire se structure.

Marie, vingt-cinq ans, coiffeuse, ne veut plus exercer son métier. Elle a envie d'aider les autres, aider les enfants en difficulté, conseiller à la mission locale, elle s'adresse à moi pour l'accompagner dans son projet.

Eh oui ! J'ai rencontré Marie pour la première fois il y a dix ans... !

A la fin du stage, Marie se confie.

« Tu sais Ludo, j'ai voulu faire ce métier de conseiller grâce à toi ! »

Malgré nos efforts de mémoire, je ne comprends pas ce que j'ai pu faire ou ne pas faire pour lui donner envie.

Mais finalement, peu importe !

J'en retiens que la vie est faite de rencontres qui peuvent marquer l'autre dans sa trajectoire sans qu'on le veuille.

Je remercie les rencontres qui m'ont permises d'être celui que je suis malgré eux !

—

Appel du 2 décembre (texte collectif)

À toi élu qui pense tout savoir

Nous sommes les professionnels reconnus

Qu'ils soient deux ou qu'ils soient dix

Il faut faire avec eux

Écoute-les !

Ils sont plus engagés aujourd'hui, qu'hier

Ils ne sont pas là où on les attend

Ils ont besoin d'expérimenter et de se tromper

Sors de tes carcans, stéréotypés ! Écoute-nous !

Soyons là pour eux

Rends-nous l'argent et le temps nécessaires.

Penses-tu vraiment qu'un animateur précaire peut aider un jeune précaire ?

—

Ils sortaient du quartier, huit jeunes voulaient voir la neige, la montagne et skier.

Arrivés sur place, c'est l'appropriation des lieux.

Dortoir. Pièce de vie partagée avec d'autres groupes mais un fait n'a pas été anticipé : la neige en continue.

Il en faut plus pour arrêter des ados.

Dès qu'une accalmie se présente, ils mettent leurs bonnets n'importe comment et ils partent skier. Et là, tout le séjour prend son sens. L'excitation à l'idée de skier et de profiter de la station rend les jeunes hystériques et leurs visages me marquent : des sourires, des rires aux éclats, de la joie pure, non dissimulée, vraie.

A ce moment précis, je sais pourquoi je suis là, pourquoi je fais ce métier, pourquoi je sacrifie un avenir, peut-être plus stable ailleurs. Et surtout, je profite de ce moment présent, ce début d'épanouissement professionnel. Je ne le sais pas encore, mais ce n'est que le début d'un combat régulier avec moi-même.

Entre persévérance, doute et remise en question, voici la vie d'un animateur, travailleur social. Plusieurs semaines plus tard, je me retrouve à animer un débat avec une classe de 30 élèves de 4ème. Questions simples, réponses compliquées : C'est quoi être un ados ? C'est quoi un sentiment amoureux ? C'est qui l'autre à côté de moi ?

Je leur parle des changements chez eux, je rebondis sur leurs affirmations, je reformule leurs questions pour mieux les comprendre et faire vivre le débat.

Les adolescents se prêtent au jeu, se servent de la vidéo pour parler du sentiment amoureux, de la puberté, font émerger leurs réflexions.

Ce temps libre est tellement enrichissant pour eux et pour moi. Cela (re)met au centre des débats sur la problématique adolescente dans un milieu scolaire et linéaire.

C'est très important pour moi de pouvoir parler aux adolescents du consentement, de la liberté d'expression, de leur choix.

Ces débats se sont poursuivis avec des temps d'explications et d'échanges entre parents d'adolescents. Les thématiques ont été les mêmes. Les questions, forcément, différentes.

Au fur et à mesure que ma réflexion et mon expérience ont progressé, je me suis senti de plus en plus à l'aise avec l'animation de ce genre de temps, à trouver du sens et donc à me sentir utile pour eux. La sensation d'être complètement à ma place dans cet endroit.

Et donc, où est le doute dans tout cela ?

Partout.

L'animation est un milieu précaire. Les postes à responsabilité peuvent s'enchaîner comme ils peuvent aussi user. L'animateur devient coordinateur mais aussi secrétaire, agent d'entretien, référent famille ou comptable. Je suis donc là, conscient de la particularité de l'éducation populaire et de l'associatif. Et au chômage dans 3 semaines.

Quelle est ma perspective ? Le doute est présent, normal.

Mais peut-il être apprivoisé ? Comment s'en nourrir ?
La jeunesse est le public qui m'intéresse le plus aujourd'hui.
La coordination encore davantage.
Je crains de ne plus pouvoir aider des groupes de jeunes. De ne plus les voir se développer, agir pour leurs loisirs, leurs plaisirs.
Je veux continuer de les voir s'émanciper pour leur avenir, être en réflexion, ou pas, à propos de leurs problématiques.
En soi, de ne plus me sentir utile. A quoi cela sert de travailler si on a plus d'interaction sociale, si on aide plus son prochain ?
Faut-il que je me réoriente ?
Comment peut-on aimer autant son milieu professionnel et être autant perdu face à l'avenir ?

Et quand on se demande si tout est noir, que le brouillard est là, bien présent, que reste-t-il pour espérer ? Les feedbacks, les retours de la famille, des amis, des adolescents, des partenaires. Et ça, ça nourrit l'âme et le cœur.
Un collègue m'a dit un jour : « le plus important, ce n'est pas de plaire à tes responsables mais bien de plaire aux participants. »
Et ils me le rendent aux centuples.
Cette phrase de mon père résonne : « tu peux être fier de toi. »
Cette phrase de cette famille durant le confinement revient sans cesse : « tu as sauvé notre famille, nous serons toujours reconnaissants. »
Et ces nombreux partenaires qui continuent de m'appeler pour prendre des nouvelles, pour renouveler des échanges même si je change d'employeur.
Et si finalement, je n'étais pas exactement à ma place ?
Et si, l'avenir professionnel s'organise aujourd'hui et que nous devons prendre chaque chose en son temps.

—

Pérégrination d'une ancienne jeune et d'une nouvelle travailleuse jeunesse.

I. Les débuts

À l'âge de 13-14 ans dans le libournais, je zonais avec ma meilleure amie, Rose. On sillonnait entre les bâtiments et les rangs de vigne. Une conversation s'est engagée. Le sujet était l'absence d'espace jeune et d'action menée par et pour les jeunes. Nous étions inspirées et les noms d'oiseaux fusaient. Nous évoquions les injustices. Nous étions considérées comme trop jeune pour avoir un avis et trop impuissantes pour agir. Tout simplement, nous nous sentions muselées.

Dans cet échange, la colère, nous animait comme une troisième personne. Puis, le calme est venu avec l'espoir de construire le monde de demain. Rose voulait être éducatrice spécialisée et moi, monitrice d'équitation pour faire de la facilitation. Nous avons terminé notre voyage au cœur de nos émotions à admirer la Garonne calme et paisible dans son lit.

Les années ont passé. Nous avons été écrasées par les injonctions sociales et les cadres trop rigides de notre société occidentale européenne. L'Ecole a fait perdre ses espoirs à Rose. Plus à l'aise avec la culture scolaire, j'ai pris en charge notre rêve. Je me suis inscrite en Faculté de Sociologie, afin de comprendre d'où venait les injustices et qu'elles étaient les clés pour donner une place aux jeunes qui nous avons été et ce qui sont là.

II. Les doutes.

C'est à la Fac où tout a changé. La sociologie, cette mère de réponse et de question, m'a entraîné vers des ailleurs. J'ai découvert que l'espace, temps et spatial, était un marqueur de construction et de déconstruction des inégalités. Alors pendant quatre ans, j'ai étudié avec frénésie les interactions des jeunes dans les quartiers prioritaires de la ville. J'ai compris que rien n'était laissé au hasard. J'étais confuse et démotivée. J'en suis venue à me dire que "rien n'existe si on ne lui donne pas le pouvoir d'exister".

Face à ce constat et loin de mes sentiments d'antan, je me suis trouvée démunie. Avais-je la force et le pouvoir de faire ma place avec cette vision ?

III. Confirmation.

C'est là que j'ai découvert le Service Civique. Cette expérience de huit mois, dans laquelle je prenais part au débat avec d'autres jeunes pour parler des jeunes et participer à la société, a fait ressurgir mes ardeurs pour la jeunesse. Enfin, nous, les jeunes, avons pu agir.

Suite à cette expérience, je me suis demandée quoi faire de cette valise. Que faire de mes croyances/valeurs ? Que faire avec mon bagage universitaire ? Comment continuer à faire sens ? Au cours de cette réflexion la COVID est apparue. Ce traumatisme de société a été un tremplin de réflexion pour moi, un nouveau souffle d'espoir.

Dès la rentrée, poste virus, j'ai eu l'opportunité d'être formatrice dans des Centres de Formation pour Adultes (CFA).

J'ai accompagné des apprentis en commerce sur des diplômes de CAP et de Baccalauréat. J'étais chargée des matières de Français, Histoire-Géographie-Education Civique et Moral et Chef d'œuvre. Pas très attachée au programme institutionnel, je profitais de toutes les occasions pour faire des temps de vie de classe. J'abordais pendant mes heures de cours la vie des jeunes. Ensemble, nous avons créé des espaces temps où la société, l'amour, les stéréotypes étaient des marches pour gravir le monde. Finalement, nous étions en train de former un tout, une unité dynamique en prise à changer le monde et motivé pour monter des projets.

En fait, j'ai vu en eux ce que je portais. Ils ont été mon miroir. Ils ont été un nouveau souffle d'espoir.

Ce parcours fait de réponse et de doute est une boussole, un guide. Je sais et suis sûr que les jeunes et la jeunesse ont une voix.

Mais, aujourd'hui, comment les entendre et où les laisser s'exprimer ?

D'ailleurs, ce monde d'adulte a-t-il envie de les entendre ?

Toutes ces questions me guident et parfois me fatiguent.

Aurais-je la force, l'énergie et la posture pour les rencontrer, les accompagner ?

Petite déclaration à la Jeunesse.

Jeunesse période de découverte,
Tu divagues au grès des âmes.
Muselée, frustrée,
Tu es catégorisée comme blasée.
Tu te retrouves dans des city,
Et tu chasses le mépris.
Animée comme jamais,
Tu parles d'amour et de société.
Porteuse de changement,
Tu t'éloignes des rêves d'enfant.
Ne t'inquiète pas jeunesse,
Tu as ta place dans la vieillesse.
Tu vis en chacun de nous,
Et les travailleurs écoutent ton bagou.
Ta voix ne disparaît pas,
On l'a entendu, on l'entend et l'entendra.

—

Il était une fois un pont

Je travaille dans l'animation, c'est une thématique qui m'a toujours intéressé depuis le collège. Ça a commencé par l'aspect technique, en science avec la photographie argentique, des photographies successives, du mouvement. Puis l'aspect créatif par la matière, le modelage, la sculpture, la réalisation de décor, de marionnettes.

Et c'est pour ça que je suis aujourd'hui vissée à mon établi penché sur Sophie. Sophie mesure une quinzaine de centimètre, sa tête est actuellement séparée de son corps par mesure de praticité pour sa réalisation. Le cinéma d'animation a toujours été un peu magique. Maintenant je suis la magicienne qui connaît les trucs.

La porte de l'atelier s'ouvre, les autres membres de l'équipe lèvent à peine les yeux. Chacun, studieux, à sa tâche. Rapidement je sens à mes côtés un observateur curieux. Cela arrive de temps à autre. Le studio d'animation travaille sur un projet de cinéma d'animation en volume et cela attire pas mal les copains et copines de chacun.

J'aime beaucoup me prêter à cet exercice.

J'ai une montée d'adrénaline quand je vais vers des gens que je ne connais pas et que je discute avec eux.

Je le fais quand je suis en charge de faire les visites et les ateliers pour une exposition sur le cinéma d'animation.

J'explique les concepts de l'animation, je montre les étapes de fabrications. Je réponds aux questions comme je peux, on échange des rires, on partage des pensées, des idées. De ces échanges je ressors toujours avec quelques choses de nouveaux, une grande richesse humaine. Un lien se créé.

Les visiteurs sont repartis. Je reviens à Sophie, je la regarde. Elle ne m'apporte pas autant que les visiteurs qui me manquent déjà.

Je suis partie après le projet, je n'ai pas poursuivi dans un autre atelier. J'ai cherché une autre manière de retrouver cette adrénaline, dans un autre pays, dans un autre domaine que le cinéma d'animation. Dans un pays froid, dans l'Est. Et vous savez quoi ? Je l'ai retrouvé.

Aujourd'hui, je travaille dans l'animation, c'est une thématique avec laquelle je suis liée depuis longtemps. Ça a commencé avec le théâtre, le défi de se mettre en scène face aux autres, vaincre ces peurs des a priori, des « qu'en dira-t-on ».

Puis l'aspect humain, l'échange, la création du lien, la création d'un pont entre des gens et des thématiques.

Et c'est pour ça qu'aujourd'hui je suis accroupie à côté d'un kamishibai.

J'assiste un enfant de quatre ans à fabriquer un pont pour aider le personnage de Pitchou dans son aventure.

J'anime donc un atelier mêlant histoire et science.

Je suis heureuse de voir cet enfant s'émerveiller de l'histoire que je lui raconte, heureuse de découvrir les idées qu'il peut avoir pour sauver Pitchou des effroyables crocodiles.

Pitchou a trouvé un sens à mes yeux. Sophie n'en n'avait pas outre le fait d'exister en tant que personnage.

Pitchou me permet de faire une passerelle avec cet enfant, d'aller vers lui.

Mais il sert aussi à cet enfant pour venir vers moi.

Pitchou est notre pont.

Avant je fabriquais des marionnettes, maintenant je construis des ponts.

—

J'ai 20 ans.

Patrick est un des stagiaires qui fait partie du groupe que j'encadre dans le club de voile où j'enseigne l'activité.

L'été se termine. Que faire cet hiver ?

Patrick me propose de travailler dans un centre d'hébergement pour les classes de neige, dans le Cantal. J'accepte.

C'est l'hivers, la neige et là.

Je suis en face d'une imposante bâtisse, tout en pierre avec sa cour intérieure fermée. Ce n'est pas très lumineux tout ça !

Aujourd'hui, l'établissement reçoit une classe de CM2 pour dix jours, originaire d'un petit village de Normandie.

Le maître a la réputation de ne pas être facile. Son attitude est austère, comme les murs de cette bâtisse, les enfants ne mouffent pas, ils sont presque au garde à vous.

Le directeur du centre me sollicite.

Il compte sur moi pour prendre en charge cette classe durant leur séjour.

Après une journée passée sur les pistes de skis, il reste une heure avant le repas du soir qu'il me faut gérer en tant que responsable d'animation sur ce groupe..... Que vais-je faire ?

Je suis seule dans cette grande pièce carrée aux murs en pierre. Quelques tables et chaises complètent le décor.

Le temps presse, les enfants vont arriver et l'idée me vient en tête de créer une histoire, dont le but est de les embarquer pour un voyage sur des bateaux corsaires ! Idée en lien avec mon parcours de navigatrice très certainement...

Je créé l'ambiance. Les tables sont renversées pour en faire des bateaux, les chaises feront office de barre pour naviguer, la lumière est tamisée pour créer une ambiance propice à la

tempête qui va s'annoncer. Avant que les enfants n'investissent les lieux, j'introduis le thème de l'aventure ... et nous voilà partis pour un voyage sur l'océan qui, comme vous pouvez vous en douter, sera bouleversé par la tempête.

J'embarque les enfants dans ce voyage imaginaire.

Très vite, les yeux brillent. Portés par le son de ma voix, les enfants vivent pleinement mon histoire de pirate qui devient la leur.

Les tables renversées ne sont que de magnifiques bateaux de corsaires, les équipages sont à 100% dans la navigation et affrontent la tempête avec beaucoup de solidarité et de courage.

L'histoire se déroule sans que je n'en maîtrise la conclusion, nourrie simplement par les réactions et l'engouement des enfants.

Mais il est l'heure de manger !

Les lumières s'allument, l'histoire s'arrête, les enfants sont heureux et apaisés, le maître d'école semble ravi, il me remercie.

Je suis abasourdie.

Par la force du jeu et la liberté que je me suis donnée, j'ai permis à ces enfants de s'engager dans une histoire imaginaire dans laquelle ils ont pu s'exprimer, collaborer et ne faire qu'un.

Je prends conscience des effets bénéfiques du jeu, ses impacts sur la libération de la parole, la liberté de création qu'il nous est possible d'engager dans nos actions et ce sentiment

d'appartenance à un groupe qui se développe pour au bout du compte ne faire qu'un !

Trente-cinq ans plus tard, je m'interroge !

N'est-il pas plus facile quand tout est jeu d'aller vers les autres, de s'enrichir de leurs histoires, de se lâcher pour construire ensemble en toute liberté ?

Le jeu ne peut-il pas apparaître comme un déclencheur qui permettrait aux jeunes d'avoir le bonheur de vivre des occasions d'être ensemble. Et que ces espaces leur donnent la liberté de s'exprimer, de coopérer pour créer un monde correspondant à leurs attentes ?

—

Il y a grand lac. C'est l'été. Il fait beau. Il y a un vent chaud. Presque un temps d'orage. On a de la chance, lundi matin il pleuvait. Il n'y a rien autour. Pas une maison, rien. Le lac, les arbres et le camping. Je suis la directrice d'un séjour avec 16 jeunes, une animatrice et un animateur. C'est mercredi soir, le milieu de séjour. La nuit est en train de tomber. J'ai accompagné les ados sur la plage, à deux pas du camping. Nous voyons les étoiles. J'organise un jeu. Le loup garou. Ils adorent ce jeu. À la fin de la soirée, je laisse repartir les jeunes au fur et à mesure sur le campement pour aller se coucher.

Je me retrouve maintenant seule sur le sable. Je peux entendre le bruit du vent dans les arbres. J'en profite. Je fais un bilan. L'organisation du séjour été dure. L'objectif du projet était la co-construction avec les jeunes. Lors des réunions de préparation, j'ai trouvé les jeunes difficiles à mobiliser. Ils viennent de plusieurs établissements. Il ne se connaissent pas.

J'ai dû, à contrecœur, organiser certaines choses à leurs places. Pressée par le temps. Et maintenant que nous sommes réunis ici ? Nous avons le temps de prendre le temps. Nous sommes hors du quotidien. Ai-je bien fait ? Avons-nous atteint les objectifs fixés ? Je me perds dans mes questions...

Ils doivent être couchés maintenant. Je fais le tour du camping. Personne dans les toiles de tente. Où sont-ils ? Aucun mouvement sur le terrain. Je les cherche.

J'entends des murmures. Je les retrouve tous entassés entourés des animateurs à l'arrière du camion logistique. Le camion vert. Je découvre un cocon. Ils se sont installés des coussins. Ils sont assis sur les malles de camp. Une lanterne est posée dans le centre du groupe. Ils se racontent leurs histoires, leurs doutes. Les paroles de chacun sont écoutées. Les cœurs sont ouverts.

Je suis témoin de ce moment hors du temps.

Un temps suspendu.

Les échanges peuvent continuer toute la nuit.

Ce séjour est à un tournant. Une harmonie se dégage de ce groupe. Je les observe. Les écoute. Ils sont sincères. Ils parlent de leurs familles. Ils parlent de leurs rêves. Ils parlent de leurs peurs. Ils parlent d'amour. Ils sont intenses. Ils parlent de leurs faiblesses. Ils sont forts. Ils sont beaux. Le moment est magique. L'image de leurs regards à la lueur de cette lampe résonne en moi. Ils sont formidables !

Au-delà de cette anecdote, cette scène que j'ai vécue est ma raison. Je sais pourquoi je suis là. Je vois pourquoi je mets autant d'énergie dans mon travail. J'adore quand ils nous font mentir. Balayées les idées préconçues ! Dépassés les préjugés sur les ados désinvoltes et désinvestis ! Je sais pourquoi j'ai envie d'être là, pour eux.

—

La piscine ou comment le cadre posé te dépasse...

C'est un centre aéré qui accueille des jeunes de 11 à 14 ans tous les mercredis et durant les vacances scolaires. L'équipe du « pôle jeunesse » porte un projet d'émancipation et met tout en œuvre pour que les jeunes soient « acteurs de leurs vacances ». Nous sommes à Poitiers, c'est l'été, il fait beau, chaud, les jeunes sont heureux de venir au centre.

Lundi matin 8h, j'arrive au centre et nous attendons les jeunes inscrits.

9h30, tout le monde est présent et nous nous retrouvons en cercle pour parler et organiser la semaine à venir : chacun peut prendre la parole, chacun sait que nous avons 3 euros de budget par jour et par personne (15 euros la semaine) et qu'il nous est possible de faire des choix (tout dépenser en une fois ou répartir). Une sortie est prévue, un repas à préparer aussi car « tout le monde aime faire la cuisine ».

Un jeune propose d'aller à la piscine cet après-midi, d'autres se joignent à lui pour aller dans son sens... je suis désarçonné car je n'ai pas prévu cette éventualité...

Les jeunes me disent qu'ils se sont arrangés dans le week-end et que chacun a ses affaires de piscine mais zut, je ne suis pas dans leurs réseaux de discussion !

Je me trouve dans une position délicate. Ça fait des années que je milite pour que les jeunes soient acteurs et que parfois je me bats contre ma structure pour leur expliquer que c'est important. Là, ils me montrent qu'ils se sont organisés sans moi et répondent donc à mes objectifs !

Je n'ai absolument pas de maillot de bain... rien pour aller dans l'eau... un peu « à poil » pour cette activité !

Est-ce que je joue de mon pouvoir de responsable.... et que je dis que ce n'est pas possible (j'ai une vraie difficulté avec l'abus de pouvoir!)

Est-ce que je dis que je n'ai pas de maillot et que je ne peux pas venir (mais j'ai bien peur qu'ils aient des arguments contre) ?

Est-ce que je dis qu'il n'y a pas de minibus (les minibus sont rarement réservés les lundis) ?

Est-ce que je dis que je n'aime pas l'eau (alors que ce n'est pas vrai) ?

Tant pis (ou tant mieux), on va y aller et je vais devoir trouver les ressources pour acheter un maillot de bain.

Après le repas, je pars au « géant casino » voisin investir dans le maillot le moins cher (qui servira bien pour d'autres occasions pour une personne ayant oublié le sien). Je vais emprunter une serviette de bain que l'on met à disposition dans les loges de la salle de spectacle. Je vais réserver un minibus pour ce déplacement.

L'après-midi, nous allons nous baigner à la piscine de la Pépinière, c'est bien agréable, les jeunes sont ravis, moi aussi, nous passons une belle après-midi... tout va bien.

Entre ce que l'on souhaite (nos objectifs) et ce que l'on fait (les actions) il doit y avoir une véritable cohérence. Quand cette cohérence est forte, l'action parfois nous dépasse... et un sentiment d'inutilité apparaît !

Comme si ce cadre que je porte et qui me porte dans mes actions (et que je dois en permanence réaffirmer et ré-argumenter) soudain prend sens auprès des personnes... Il n'est plus nécessaire de rappeler le cadre aux jeunes, ils l'ont entièrement intégré dans leurs pratiques de vacances collectives.

—

L'atelier d'écriture, objet médiateur ?!

1 - Anecdote, scène.

Accueil d'un homme qui ne peut plus voir ses enfants.

Divorce, conflit familial, douleur de cet homme abattu par une situation qu'il n'avait pas du tout imaginée. Ressent le manque de ses deux enfants de trois et six ans. Sa fille aînée et son fils qu'il a désirés et qu'il aime plus que tout au monde...

Il ne comprend pas l'attitude de la mère, sa femme. Elle le quitte pour un de ses amis...

Il ressent le sentiment d'être délaissé, trompé.

Et pourtant, il rejette la haine et la colère qu'il sent monter en lui.

Assis devant moi sur la chaise, les bras posés sur la table, le corps avachi, il baisse la tête après m'avoir raconté son histoire...

Mon écoute attentive et empathique a rendu son expression moins heurtée.

Sa gorge se dénoue doucement... Je l'invite à boire un verre d'eau et à se calmer.

Je lui demande de trouver un élément positif à cet instant présent.

Il lève la tête et voit le bouquet de fleurs posé au bord de la fenêtre.

Un sourire timide se dessine sur son visage.

Je lui demande à quoi il pense.

Il a les mêmes marguerites dans son jardin. Il les avait plantées avec sa femme lors de leur arrivée dans leur maison dix ans plus tôt. Au bout de quelques minutes, des larmes inondent ses yeux à la pensée que ce petit paradis, qu'ils avaient patiemment construit ensemble, est devenu un enfer pour lui. Il s'y retrouve seul maintenant avec un poids sur l'estomac : chercher en vain ce qu'il a bien pu faire pour mériter ça...

Je lui demande de m'expliquer ce qui s'est passé.

Je comprends que sa femme a rencontré l'amour et qu'il va devoir faire le deuil de ce qu'ils avaient construit ensemble...

Je l'invite à prendre du temps pour cela et à se retrouver lui-même en prenant du temps pour lui. Je lui demande ce qui lui ferait du bien en ce moment et qui lui serait accessible compte tenu de la situation.

2 - Doute.

Sa détresse génère en moi un doute : serai-je capable de l'accompagner ? De l'aider à trouver son nouveau chemin de vie ? Dois-je l'orienter vers un psychologue ?

Ayant vécu des choses similaires, serais-je capable de les mettre à distance pour ne pas mélanger son histoire avec la mienne ou celle de mes proches ?

3 - Confirmation/infirmation.

C'était en 1996, il y a 26 ans... Ce premier doute a fait des petits...

Depuis, j'ai vécu et accumulé des centaines d'expériences en tant que médiateur...

Du champ familial, j'ai élargi au champ social, économique et enfin, sociétal avec notamment l'urgence climatique depuis six ans.

J'ai soixante-quatre ans. La retraite sonne à ma porte. Mais je ne m'y sens pas prêt.

J'ai ouvert un « chantier » en exerçant et en élargissant un métier qui m'accomplit : accueillir, écouter, informer, orienter, accompagner conflits et/ou projets, veiller.

En 2010, j'ai rejoint un groupe de recherche sur les pratiques de médiation.

Il a produit un livre sur la neutralité en médiation.

Parallèlement, j'ai conduit mes propres travaux de recherche en partant des métaphores qui me venaient en tant qu'ingénieur, tirées notamment de la géométrie, de la théorie du signal, de la systémique, etc. Malheureusement, je n'ai pas réussi à trouver le cadre qui m'aurait permis de publier mes travaux. Me restent en travers de la gorge les centaines de fiches rédigées sur papier ou sur ordinateur...

De plus, il y a la question de la rémunération de mon activité de médiateur en lien avec mon éthique. Il s'avère que le degré de liberté qu'a le médiateur pour poser et tenir le cadre nécessaire à la conduite de sa mission, est prépondérant pour faire advenir les solutions de la part de la ou des personnes ou groupes ou parties prenantes accompagnées.

En conséquence, après avoir exercé mon métier de médiateur en association, en entreprise, en autoentreprise, je continue à chercher le meilleur statut. Car il me semble important que toute

l'expérience accumulée pendant toutes ces années, soit bien valorisée, tant pour moi que pour la société.

D'autant plus que nous sommes dans une période de mutation planétaire tous azimut : climat, économie, guerres, risques politiques, risques pour le vivant, etc.

Par exemple, de nouveaux modes de vie adaptés à l'anthropocène, doivent être adoptés dans les plus brefs délais selon les scientifiques.

Comment y parvenir sans co-construire un cadre international ?

Nos élus, nos institutions, y réussissent-elles ? NON ! Les citoyens, les entreprises, les ONG, font beaucoup mais cela ne suffit pas pour faire advenir un résultat à la hauteur de l'enjeu.

Bien sûr, la médiation ne fait pas de miracles. Un médiateur a obligation de moyens mais pas de résultats. Cependant, conduire une médiation systémique planétaire intégrant projets et conflits est déterminante.

Bien que formé à appréhender la complexité, je suis submergé par le doute, la peur de passer pour un fou ou un paranoïaque. Comment trouver le chemin de la réussite ?

Je sais que conjuguer mon intériorité à celle des autres est un des déterminants. Qui pourraient être ces « autres » ?

Où les trouver ? Des volontaires ?!

Je suis sûr d'une chose, je saurai vous accueillir...

—

Comment j'ai fait ce métier ?

Il faut remonter en 2011 quand je sors des études sans BAC, sans idées de ce que je veux faire plus tard. Mes parents me parlent du BAFA, je commence le cursus. On me parle du Service Civique, je regarde vite fait et je vois une montagne de missions. Celles qui me semblent les plus intéressantes sont chez Unis Cité. Je m'inscris chez eux. Le jour de la rentrée, nous sommes quatre-vingt-dix volontaires, on a une semaine pour connaître toutes les missions, et se positionner sur celles qui nous intéressent le plus. Je fais mes trois choix de double missions. Je suis retenu sur mon second choix.

Je pars donc pour neuf mois dans l'optique de faire des maraudes de prévention en addictions avec l'Association Nationale de Prévention en Alcoologie et Addictologie. Mon autre mission portait sur la promotion du vélo en milieu urbain, avec les Ambassadeurs du Vélo pour la Communauté Urbaine de Bordeaux.

Concernant les maraudes nous sommes douze volontaires et les jeudi, vendredi et samedi soir, on se réunit à 20h pour manger ensemble. A 21h, on part sillonner la ville pour prévenir les noctambules sur les conduites à risques, mais aussi donner du matériel pour réduire ces mêmes risques. De 00h à 03h, on fait de la « veille », on essaye de trouver des solutions safe pour rentrer, « on s'occupe des feuilles mortes », soit pour des personnes qui ont trop consommé d'alcool, ou des personnes victimes de violences, parfois pour des victimes de tentatives ou de viols.

L'autre mission se passe sur les lundi, mardi et mercredi. On doit créer un projet de toute pièce, sans model car c'est la première fois que ce projet existe en France. On doit s'occuper de la comm' et faire des actions pour sensibiliser les usagers bordelais à l'utilisation du vélo.

Neuf mois plus tard, c'est la fin. Je ne sais pas quoi faire, on me parle du programme de mobilité européenne Leonardo Da Vinci. Je pars avec les CEMEA en Lituanie pendant quatre mois pour faire de l'animation. Puis, je pars en Contrat d'Avenir, grâce à la Mission Locale, dans un Accueil de Loisirs et Ludothèque. Je fais ça pendant presque trois ans, mais je pars avant la fin de mon contrat car la situation est compliquée.

Je commence à faire de la formation BAFA, car on m'avait proposé de devenir formateur pendant le BAFD. Je fais ça pendant que je suis au chômage pendant un an.

Je commence une formation de Moniteur Educateur dans le Pays Basque, qui se solde en échec au bout des 2 ans. Je refais du chômage, et je trouve un poste d'animateur en Centre Social sur le secteur jeune et Ludothèque que je finis neuf mois après.

Du chômage. L'ANPAA revient vers moi pour un remplacement, il faut faire de la prévention auprès du public jeune 16-25 ans et encadrer des maraudes. Je suis au chômage, je sais faire les deux attendues, j'y vais. Le remplacement dure six mois.

A la suite de ceci, je fais un BPJEPS, et en même temps, je continue d'encadrer des maraudes. A la fin de ce BP, une place se libère sur le poste que j'avais précédemment. Après une longue réflexion, je prends le poste en CDI par peur de retourner au chômage et parce qu'on m'a demandé de revenir.

Maintenant, ça fait trois ans et demi que j'y suis, chez Addictions France, la charge de travail a considérablement augmenté avec de nouveaux projets, nouvelles demandes. J'ai un salaire d'animateur alors que je suis chargé de projet.

Je ne trouve plus de motivation pour mon travail, mes collègues sont cools et ma chef de service aussi, mais je réponds plus à des commandes qu'autre chose.

Je pense que les volontaires que j'accompagne sont contents, ma chef aussi, mais je ne suis dans même pas satisfait, je ne l'explique pas forcément.

Si je retrace mon parcours, j'ai fait les choses par logique, genre si je fais ça, c'est logique de continuer comme ça. Ou parce que on m'a demandé de venir ou de faire ça. Et je l'ai fait.

Voilà comment j'ai fait ce métier.

—

Après une enfance au Maroc, riche de partage et de bienveillance, j'arrive à l'âge de 10 ans en France.

Je découvre l'individualisme à la française, dans le collège et lycée catholiques.

Je n'ai plus mes repères, le vivre ensemble ne semble pas être une valeur prédominante. Les différences ne semblent pas être acceptées.

Je m'adapte à mon environnement, devient probablement celle que je ne veux pas être, mais l'environnement me conditionne, me façonne malgré moi.

Les années passent, les rencontres se défilent et je finis par tout remettre en question : la famille, les amis, mes valeurs...

Des questionnements émergent par la suite sur le sens de ma vie, de cette société qui me paraît être centrée seulement sur l'argent et où l'homme mâle domine.

Rien ne représente ce que je suis, ni ce que nous sommes ma mère, mon frère et moi.

Je vis sans père et l'homme ne représente pas le « chef » de famille.

Je sais dès ce moment-là, à peu près au début de l'adolescence, que je ne rêve pas du même avenir auquel aspirent ceux qui m'entourent. Je ne veux ni être avocate, ni médecin, ni faire du commerce international. Je veux tout simplement AIDER les autres.

Mais comment ?

Pourtant très studieuse, je me perds et ne m'identifie à aucun de ces métiers.

Un décalage s'installe et je m'interroge. Où est ma place ? Et celle des autres ? Comment construire ensemble ?

Je continue de construire mon identité en m'éloignant d'un monde complètement déconnecté du mien, coupe les ponts avec certaines personnes.

Je change d'environnement, découvre l'animation et particulièrement l'éducation populaire qui fait sens avec ce que je suis et ce à quoi j'aspire, la conception d'une société collective et solidaire.

—

(texte collectif)

Ecoutez les besoins des jeunes, vous devez !

L'accès à l'information et aux moyens vous développerez

Une reconnaissance des participants vous manifesterez

S'il y a des propositions, en actes vous les transformerez

Toi, qui lis ces mots, as-tu eu un impact sur la participation des jeunes ?

Toi, l'adulte encourages-tu cette démarche,

Toi, le passant tes préjugés sont-ils fondés ?

Toi, la société permets-leur une liberté d'agir.

Nous sommes divers mais complémentaires dans l'éducation populaire

Informons équitablement de nos actions, innovons,

Donnons-leur confiance

Laissons-leur la place.

Les jeunes, avez-vous conscience de participer ?

Nous avons confiance en toi, en vous.
Nous sommes prêts à t'écouter, à vous écouter.
Nous vous savons plurielles.

Si vous souhaitez des informations, nous pouvons vous orienter.
Si vous souhaitez des ressources, nous pouvons vous les apporter.
Nous pouvons t'accompagner à tisser ton filet de sécurité... à toi de jouer !

J'ai quatre ans lorsque je pars pour la première en fois loin de la maison, sans mes parents. Contre l'avis de mon père, maman m'envoie en « colo » parce que je suis fille unique et qu'il faut bien que je m'occupe. La thématique est mal choisie (multisports), la tranche d'âge de mes camarades aussi (des préados), et les « mono » pas vraiment armés pour accompagner la petite fille que j'étais. Le compte-rendu du séjour mentionne « une enfant inconsolable, qui aurait bien mieux profité de son séjour si elle n'avait pas tant pleuré ».

Papa et maman se séparent quelques mois plus tard.

Il faut bien que quelqu'un me garde en août. Alors je repars en colo, encore, et encore, tous les étés. Les colonies de vacances deviennent des séjours. Les monos deviennent des animateurs. Et moi, je cesse d'appréhender les départs. Maman est tellement défaillante dans ses fonctions de mère que je finis par avoir hâte de partir trois semaines.

Ma bouffée de collectivité en dehors d'un système scolaire qui ne me réussit pas vraiment. Je refais souvent les mêmes séjours pour retrouver la petite bande d'amis que je finis par me faire. Parfois, une structure ferme. Alors je dois choisir un autre lieu. Et reconstruire des amitiés.

J'ai quatorze ans lorsque je découvre « La Voilerie », centre de vacances posé comme un navire, sur les rives du lac de Serre-Ponçon, dans les Hautes-Alpes. Mon premier matin y est catastrophique. Nous avons voyagé toute la nuit, dans des wagons couchettes suffocants. J'ai mal au ventre, je veux partir. Un autre garçon, Nicolas, est malade. On nous envoie à l'infirmerie avec un sucre dilué dans l'eau. Nicolas et moi programmons l'été prochain, et le suivant. On embarque dans notre amitié, nos animateurs !

A seize ans donc, je passe mon dernier été à Savines-le-Lac. La fermeture de La Voilerie est annoncée pour l'automne. J'y laisse un mot au feutre rouge, sur le papier peint à fleurs vintage. Le directeur brade le mobilier et la vaisselle. Je rapporte dans ma valise, une panière à pain de la cantine, dont le nom de l'établissement est gravé dans le fond. On en pleure tous, nous « les anciens », de perdre se refuge. Alors pour se remettre un peu de baume au cœur, nous proposons aux « anims » d'organiser une soirée casino pour les plus jeunes. Nicolas et moi embarquons tout le groupe des ados dans l'aventure.

A vingt et un, perdue dans les méandres de l'université, je décide de quitter la maison et de changer de voie. En faisant mes cartons, je retrouve cette photo de nous prise quelques années plus tôt. Ma première animation. Le chemin s'ouvre devant moi. Bien sûr, c'est pour tout ce que j'ai vécu dans les séjours qu'il faut que je prenne cette direction !

Mes parents voulaient que j'intègre l'Education Nationale, je m'engage dans l'Education Populaire.

Je fais, en particulier, le souhait de pouvoir apporter ma pierre à l'édifice de la Jeunesse. Plus les années passent et plus je suis confortée dans mon choix.

Les temps difficiles que nous connaissons collectivement, m'obligent à rester solidaire.

Je suis actuellement salariée dans une Mission Locale en qualité d'Assistante administrative et Animatrice multimédia. Je suis là par pur hasard et chance. Une inscription auprès de cet organisme d'orientation, un rendez-vous d'entrée avec un conseiller et bim ! Me voilà propulsée à ce poste.

Mon savoir-être a convaincu apparemment.

Je ne me sens pas légitime, j'ai l'impression de prendre la place d'un.e autre plus compétent.e car je n'ai aucun diplôme dans l'administratif et surtout aucune expérience en animation.

L'animation me renvoie au passé, à mes étés et vacances scolaires en centre de loisirs étant petite. Je ne comprends pas le rôle de l'animation auprès des jeunes en insertion ni réellement l'impact que cela peut avoir auprès de ce public.

Je me lance malgré mes réticences, j'ai seulement besoin de ce job pour pouvoir me nourrir et avoir un petit cocon à moi. Sortir de la précarité et de mes galères. J'ai 20 ans.

Nous sommes un vendredi de novembre et il est 10h.

Ma direction m'a demandé d'animer des ateliers culturels car j'aime l'art dans toutes ses pluralités. Je suis là face à des jeunes de mon âge et/ou plus âgés, je nous ai donné rendez-vous au parc de la Villette à Paris.

J'ai hâte mais à la fois je suis pleine d'appréhensions.

Et si cette journée était un fiasco total ? Je balaie cette pensée de mon esprit, il faut que je reste positive et que les jeunes ne le ressentent pas.

J'anime cet atelier dans le cadre d'un projet porté par le ministère de la culture à destination des jeunes en insertion. J'ai une nouvelle pensée qui me traverse et là je suis heurtée par un sentiment d'injustice « Pourquoi ce projet n'est monté qu'à Paris et dans la région parisienne ? Pourquoi d'autres jeunes n'ont-ils pas la chance de pouvoir accéder aussi facilement à la culture au sein de structures comme la Villette, de grands musées ou lieux du patrimoine et matrimoine ? »

Bref, il faut que je me recentre. Nous avons la chance d'être là et le programme est chouette. Je souris, je fais une ou deux blagues. J'essaie de motiver les troupes. Il est tôt pour un jeune en décrochage scolaire ou en perte total de repère.

Tout le monde est là. Génial, la com' a fonctionné !

La médiatrice culturelle de la Villette arrive tout sourire et surprise du nombre de jeunes qui se sont déplacés. Je me dis que finalement cette journée était sûrement nécessaire et qu'on a répondu à un besoin de certains jeunes : l'accessibilité à la culture et un moment de répit et d'évasion.

Au programme : un atelier maroquinerie, un cours de musique au sein du conservatoire de musique, la visite d'une exposition sur l'Egypte antique, une rencontre avec des professionnels qui travaillent à la Villette et qui leur font découvrir des métiers et pour finir, du bénévolat pour le Zénith de Paris pour un concert d'un rappeur que le groupe affectionne. Je pense qu'ils sont surtout venus pour ce dernier.

Tout du long nous rions, certains s'ouvrent, certains échangent. Ils s'émerveillent. Je redécouvre certains jeunes, je me demande même si ce n'est pas leur clone qui sont présents aujourd'hui ou si nous ne sommes pas dans une dimension parallèle. Certains posent des questions sur l'avenir, s'ouvrent à des possibilités de formations et de métiers.

Arrive la fin de la journée. Nous sommes épuisés. Je décide de m'asseoir dans les gradins afin d'échanger avec eux, recueillir leur ressentis.

Avant même que je ne prenne la parole, ils me remercient avec leur propre langage, ils posent leur poing sur mon épaule, une petite tape dans le dos, ils me disent « T'es cool ! C'était bien, on a kiffé ».

Je me rends donc compte à ce moment là que ce qui était une sortie animation culturelle a finalement un impact beaucoup plus grand pour eux, beaucoup plus important : ils se sont redécouverts, certains ont pris confiance en eux. D'autres encore ont trouvés leur voix et voie. Mais la phrase que je retiens de cet échange et qui me touche instantanément est : « Merci de nous avoir fait comprendre que la culture n'était pas que pour les riches et que finalement c'est pour tout le monde et même pour nous ».

Cela peut paraître maladroit mais ce sont leurs mots. C'est percutant.

Cette journée et ces jeunes m'ont fait comprendre l'importance et le rôle de l'animation. D'un coup tout devient plus clair dans mon esprit : c'est ce que je veux faire de ma vie et comme pour certain.e.s, je pense avoir trouvé ma voie.

—

Pourquoi j'en suis là...

J'ai 17 ans, je suis en Terminale.

Dans un lycée privé catho, mais cela a-t-il un impact sur la démarche ? Pour certains peut-être ? Personnellement, je suis agnostique à tendance anticléricale. La bien-pensance n'est pas mon moteur.

Ma prof d'économie, femme hyperactive, iconoclaste, très accessible, drôle, empathique, propose d'aller visiter des personnes âgées en maison de retraite.

Je n'ai aucun souvenir de comment cela s'est fait, comment nous nous sommes organisés.

Avec le recul, je m'interroge sur le statut légal que nous pouvions avoir.

Bénévole ? Oui... Mais adhérente à rien, sans couverture d'assurances.

Toujours est-il que je me retrouve à passer un samedi après-midi par mois, avec des copines. Des copains aussi ?

Je ne me souviens plus. Mais je garde le sentiment d'une démarche très féminine.
Nous allions tout d'abord acheter de bons gâteaux dans une pâtisserie.
Avec quel argent ? Le nôtre certainement.
Puis nous étions accueillies dans une maison de retraite à caractère social.

C'était un long bâtiment, en ville. Un grand hall d'entrée et 2 ailes de chaque côté. A gauche, directement, le dortoir des hommes. A droite, la salle d'activités, puis le dortoir des femmes au fond.

Existe-t-il toujours des lieux tels que celui-ci ? Les résidents n'avaient qu'un lit, une table de nuit et une armoire, séparés par des rideaux. Quelle intimité ? Quelle considération pour nos aînés ?

Les valides étaient réunis dans la salle principale, en ronde, sur des chaises ou des fauteuils roulants. Certains avaient toute leur tête, d'autres étaient clairement « séniles », avachies, les yeux dans le vide, la bave aux lèvres. Au contraire d'idées reçues, quelques centaines étaient pleines de vie. Là aussi, je me souviens surtout de femmes. Les hommes ne s'autorisaient-ils pas à jouer, ou est-ce moi qui ne retiens que mes semblables ?

Nous leur proposons un loto.

Était-ce un rituel systématique ou est-ce mon meilleur souvenir ?

C'était en tout cas une activité simple, connue, demandant de l'attention et provoquant une montée d'adrénaline.

Se mettre en avant devant un public, accompagner voire encadrer des adultes... C'était une première expérience d'adultes, de leadership partagé, d'affirmation de soi au service d'autres personnes... des personnes fragiles.

Je revois leurs rires, des quiproquos, des yeux qui brillent.

Après les jeux, venait le temps du goûter. Nos interventions correspondaient en général à des fêtes : Noël, Carnaval, Pâques, été. L'équipe avait décoré la salle.

Les petites douceurs, les symboles festifs sont prétextes à anecdotes et récits, la parole se libère.

En parallèle, certaines d'entre nous se rendaient au chevet des personnes alitées. Une main tenue, un regard soutenu, de l'écoute, de la patience, de l'espièglerie... et des demandes en mariage à répétition ! Ce Monsieur amoureux jouait-il ou n'avait-il plus sa tête ? Peu importe au fond.

Je ressortais de là profondément joyeuse de ses échanges, d'avoir été nourrie humainement, de m'être sentie utile. Et en même temps, j'étais triste et globalement impuissante face à cette précarité, cet isolement, ce déclin du corps et de l'esprit. Nous n'offrions que des parenthèses bien trop courtes.

Lorsqu'un groupe a été monté pour aller également en service gériatrique, j'en ai pris la coordination. Ce furent mes premières responsabilités.

Ensuite tout en a découlé. Je suis des études d'Histoire de l'Art, une éventuelle carrière dans le domaine des ventes aux enchères... mais je me retrouve confrontée à une incapacité à travailler dans un domaine qui n'aurait pas une utilité sociale.

Mon premier poste est donc « animatrice réseau » d'une association de médiation culturelle par des seniors auprès des enfants.

Depuis je recherche toujours dans mes emplois et mes bénévolats cette flamme, cette euphorie au creux du ventre : aujourd'hui j'ai donné le sourire à quelqu'un qui en avait besoin ! A travers le jeu et la convivialité, tant de bienfaits se mettent en place.

Le collectif et l'individuel sont complémentaires.

Cet autre en difficulté, délaissé, méprisé, cela peut être prochainement nous très facilement.

On ne peut pas... ne pas être solidaires.

—

Votre aide

Je n'ai pas pensé, en signant le contrat, que j'allais être émue jusqu'aux larmes à chaque atelier.

Parfois, les mots débordent, parfois, ils manquent.

Ils manquent parce que devant l'aide qui est prodiguée, quand, à plusieurs étapes de notre vie, nous avons été dans le besoin, on sait ce qu'elle implique, ce qu'elle signifie, on sait qu'elle est concrète, essentielle et humaine.

C'est peut-être ça ce que je retiendrai de votre métier, de vos écrits, et de nos échanges, qu'on n'est jamais trop empathique ni trop humain.

Il ne me reste qu'à vous remercier sans plus tarder, et vous offrir, en échange, un poème de révolte car, ça aussi on le sait bien, c'est vers là qu'il nous faut tendre.

À demain.

Vous vous foutez de notre gueule

Ça n'a pas suffi de crever la dalle pendant nos années d'études
L'assistante sociale et son cash
pour les factures de gaz
Que nous envoyions par la poste
Les factures d'électricité
La pluie qui traverse parfois l'immeuble.

Nous étions bien placés
Juste en dessous de la fuite
Et nous fermions bien notre gueule.

Ça n'a pas suffi les stages pour l'amour de l'art
Les intérim
Les cdd
Les faux cdi
Ça n'a pas suffi
Les harcèlements
Avant metoo
C'est quoi cette queue ?
C'est la file d'attente devant la préfecture de nos parents ?
Non, Une horde d'étudiants
Fait le tour
L'immeuble
Où ils livrent gracieusement
« Des denrées alimentaires ».

Gracieusement, Pour l'amour de Dieu.
Qui était roi ?
Qui était reine ?
Et qui tenait la barricade ?

Nous n'attendrons plus.
Nous tiendrons les barricades.

Nathalie MAN